

HENRI THOMAS

LA CIBLE

nouvelles

nrf

GALLIMARD



LA CIBLE

OEUVRES D'HENRI THOMAS

nrf

Romans et Nouvelles

LE SEAU A CHARBON.

LE PRÉCEPTEUR.

LA VIE ENSEMBLE.

LES DÉSERTEURS.

LA CIBLE.

Poésie

TRAVAUX D'AVEUGLE.

SIGNE DE VIE.

LE MONDE ABSENT.

NUL DÉSORDRE.

HENRI THOMAS

LA CIBLE

nouvelles

nrf

GALLIMARD

5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

Cinquième édition

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont vingt numérotés de 1 à 20 et cinq, hors-commerce, marqués de A à E.

*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays,
y compris la Russie.*

Copyright by Librairie Gallimard, 1955.

LE SERMON

Il y avait une allée de châtaigniers ou de platanes, je ne me rappelle plus; je revois seulement la galerie d'or qu'elle formait en automne, avec le ciel bleu au travers. Elle ne conduisait pas à un château; elle aboutissait à des carrières de granit abandonnées, où l'eau croupissait au bas d'éboulis noirs; des buissons commençaient à envahir. On avait dû y travailler peu d'années auparavant encore; des baraquas de tôles ondulées me faisaient croire que les ouvriers ne les avaient pas complètement désertées; mais je ne les ai jamais vus.

Cette allée était parallèle à la grand-route, qui courait en contre-bas, invisible de l'allée; on entendait passer les autos. Un peu plus bas encore que la route était la voie ferrée, et un peu plus bas encore la rivière. On n'apercevait pas non plus la voie ferrée, de l'allée; mais par endroits la rivière brillait. Au delà de celle-ci, le sol s'élevait de nouveau, car

c'est d'une vallée que je parle, et rejoignait les bois, qui recouvraient la montagne de ce côté-là, couleur d'orage, un bleu-noir à la fois menaçant et profondément rassurant, durant les après-midi d'été.

La vallée manquait de symétrie; du côté de l'allée, pas de proche montagne, mais des hauteurs en désordre, un chaos de valonnements (où se trouvaient d'autres carrières, d'autres baraques, quelques maisons en pierre triste); les montagnes avec leur forêt semblaient plus bleues dans l'éloignement.

Mais en aval et en amont de cet endroit confus (vaste, puisque la ville s'y éparpillait), la vallée se resserrait, s'assombrissait. L'allée s'élevait vers l'amont en une pente légère, sur quelque trois cents mètres, et elle finissait au point où les montagnes, de chaque côté, se rapprochent de la rivière, de sorte qu'on voyait, entre les arbres du fond, le mur bleu sombre de la forêt comme une porte fermée. Quand on arrivait au bout de l'allée, on découvrait toute l'embrasure de la vallée. Elle avait une forme que je trouve admirable, dans mon souvenir; je crois même que la *section d'or* apparaît dans le rectangle imaginaire que ma mémoire forme avec deux morceaux triangulaires, l'un de ciel bleu, dans l'ouverture de la vallée, l'au-

tre de noirceur forestière, du côté du massif dont c'est ici la chute en pente brusque. Cette hauteur avait la majesté d'un grand navire dont l'étrave coupait l'air bleu ou persistait dans des traînées de brouillard. Dans mon souvenir, les jours se sont fondus en un seul jour, où l'ardeur domine; les brouillards se sont évaporés; les saisons même, en s'apposant l'une sur l'autre, n'ont plus laissé paraître que l'élément brillant et lumineux. Je revois une allée toute recouverte de feuillages dorés; la chaleur est grande, mais c'est celle des portes de l'automne, elle n'accable pas; le promontoire de la montagne est vaporeux, mais le bleu des forêts n'est pas celui qui suggère la paresse.

Le dimanche matin, je devais aller à la messe, et l'on m'y envoyait seul; il était entendu, dès avant ma naissance, que mon père ne mettait pas les pieds à l'église; et ma mère allait à une petite messe du matin, afin d'avoir tout le temps de préparer le meilleur repas de la semaine. Je descendais donc seul la grand-rue, et quand j'avais passé le pont qui rejoint, par-dessus la rivière rapide et agitée, les deux quartiers dont la petite ville est composée, je me sentais déjà très loin de la maison. L'église est à l'écart, au milieu des rues sales et mélan-

coliques. Aussi ne me dirigeais-je que très lentement vers elle; je faisais un détour par la place et la rue du Bazar, je m'approchais des vitres des cafés, où je serais bien entré si j'avais été sûr de ne pas y rencontrer l'un ou l'autre des instituteurs, collègues de mon père; je regardais les vitrines des marchands de journaux, puis je faisais une rapide plongée dans les rues étroites qui se trouvent derrière la mairie, afin d'apercevoir, du plus près que je pouvais, la porte de la maison de tolérance, que nous appelions boxon. Le caractère massif de l'immeuble, les volets fermés, la porte qui semblait scellée comme l'entrée d'un tombeau, représentaient directement et insurmontablement pour mes sens l'interdiction dont mon esprit avait depuis longtemps triomphé.

De là, je filais vers l'église, car je n'avais plus de temps à perdre si je voulais attraper encore un bout du sermon de l'abbé Bertrand. Ce sermon, il me fallait chaque dimanche le résumer à ma mère durant le déjeuner, sous l'œil de mon père qui tenait presque autant qu'elle à ce petit pensum dominical, qu'il appelait un test de ma faculté d'attention.

Une idée fut à l'origine des désordres de ce dimanche, et non pas un désir. Ce ne fut pas quelque chose de confus et d'instinctif,

de mécontenté, qui me fit sauter hors de l'ornière assez large où je roulais durant ces dimanches, mais bien un mouvement de l'intelligence, je dirais même un coup d'aile de ma jeune pensée. Comme je passais sur le pont et regardais les eaux de la rivière se précipiter vers le barrage de la Centrale électrique, tandis que le vent qui s'engouffre toujours dans le couloir de la rivière baignait mon front (je tenais ma casquette à la main), j'eus brusquement l'idée d'un sermon : non pas un sujet de sermon, non pas un thème à développer en chaire, mais simplement l'idée qu'un sermon pouvait se former ailleurs que dans la tête de l'abbé Bertrand. C'était bien mieux qu'un sermon, car c'était la clé de tous les sermons. Je n'avais pas encore franchi le pont que trois ou quatre sujets se présentaient déjà à ma pensée, mais je m'aperçus tout de suite qu'ils étaient faits de souvenirs rapportés des messes précédentes, faciles à découvrir. Il fallait quelque chose de neuf, d'enlevé, de surprenant. Or la fusée d'intelligence qui venait de jaillir retombait en étoiles brillantes, mais aucune ne m'apportait l'idée dont j'avais besoin. Déjà la joie de l'explosion était passée; un certain malaise lui succédait, et la volonté de trouver ce qui m'avait d'abord échappé.

Comme les autres dimanches, je m'en allai jeter un coup d'œil par les vitres des beaux cafés; l'idée de mon sermon ne me serait pas donnée là, mais j'avais tout de même besoin de voir les jolies tables luisantes du bar du Capitole éclairées par le soleil du matin. Puis j'allai regarder les photos qui ornaient l'entrée du cinéma Apollo; je poussai jusqu'à des places que je connaissais mal, mais je ne m'approchai pas de la maison close. Cette idée du sermon n'était pas comme les autres idées, qui se débrouillent en dehors de nous et nous laissent pareils à nous-mêmes; elle changeait tout, elle m'entraînait, elle me soulevait, et il m'aurait fallu redescendre pour prendre le chemin des plaisirs inconnus. Je volais déjà très haut, et je ressentais quelque chose comme un léger vertige, lorsque je me trouvais sur une petite place déserte au centre de laquelle clapotait une bizarre fontaine formée d'une vasque de fonte et d'un motif central, une femme de fonte levant une urne d'où l'eau s'épanchait. Une municipalité avait jadis, grâce à Jules Ferry, parsemé la ville de plusieurs fontaines toutes pareilles, qui semblaient avoir été transportées de Birmingham dans notre petite ville forestière. On m'avait dit à la maison qu'elles étaient belles. M'arrêtant devant la nudité de fonte,

je la trouvais hideuse. Il n'y avait personne sur la place; tout le monde était à la messe, sans doute. Le vide environnant me distendait le cœur, et l'angoisse avec la félicité achevaient de m'envahir. Était-ce à cette statue que le sermon commençait, comme une chaîne accrochée à cette chose de fonte ? Je sentais que je tenais le commencement, mais la suite ne se découvrait pas; je collais au commencement, il fallait partir de quelque chose qui était laid, qui était triste, qui était impur comme cette stupide figure où les pluies avaient laissé une trace de rouille. Mais la suite...

A présent, l'heure du sermon, à l'église, était passée; l'abbé Bertrand était descendu de la chaire; l'assistance devait être en train d'entonner le cantique :

Nous voulons Dieu dans la famille
Entre le père et les enfants...

Qu'est-ce que l'abbé Bertrand avait dit dans son prêche ? Il me semblait qu'il était aussi facile de le découvrir que de construire un sermon inconnu. Les tempes commençaient à me battre d'impatience et d'anxiété. Je quittai la place, abandonnant mon début de sermon avec la statue de fonte.

Je dirais à ma mère qu'après la messe j'avais fait une petite promenade. Que le fils

de l'adjoint m'avait entraîné... Non, pas besoin de parler du fils de l'adjoint. J'avais eu l'idée de faire une petite promenade; il faisait trop chaud, dans l'église... Ainsi, j'avais encore le temps de trouver l'idée; la messe n'était d'ailleurs pas finie; l'abbé Bertrand psalmodiait très lentement.

Ce délai que je me donnais m'e procura un grand soulagement; je cessai de galoper, je regardai autour de moi. Le mensonge que je venais d'inventer ne ressemblait pas aux expédients désespérés dont il m'arrivait d'user, improvisant à l'aveuglette des explications embrouillées sous l'œil de mes parents qui mesuraient ma faute à ma rougeur. Ce mensonge-ci, je pouvais y réfléchir, préparer mes mots. Et puis, était-ce vraiment un mensonge ? Non, puisque en effet je me promenais, et qu'il faisait certainement trop chaud dans l'église où l'on est si serré à la messe de dix heures. Quand on ment, on sait bien que ce qu'on dit n'a aucune valeur, on ne se défend pas, on se cache, on est prêt à admettre autre chose. Moi, j'étais sûr que l'idée de se promener comme je faisais pouvait se défendre. Est-ce que mon père ne restait pas à la maison pour lire son journal, lui ?

Un moment, je ne pensai plus au sermon. L'allégresse, la fierté d'avoir raison et de

regimber justement commençaient à faire de ce dimanche un jour unique, un jour premier. Manquer la messe n'était pas une faute; j'aurais été coupable si, étant allé à la messe, j'avais fait comme d'habitude le détour pour apercevoir le bordel. J'étais pur! Et voyez : le sermon me fut donné à l'instant où je ne pensais plus à lui. Il était là, je le tenais, je le vivais, chacun de mes pas le développait, je n'avais qu'à rassembler les idées qui m'arrivaient. *La véritable piété, mes chers frères, ne consiste pas à s'asseoir dans un coin de l'église et à écouter les cantiques en dormant à moitié. Le bon Dieu est partout. Les péchés les plus graves sont ceux que l'on commet tout en ayant l'air de sanctifier son dimanche. Il n'est pas permis de travailler le dimanche, mais on peut bien se promener, prier le bon Dieu en plein air, surtout les jeunes gens.*

Je m'avançai dans les petites rues en marmottant mon homélie; j'étais arrivé à l'endroit où la ville se disperse, se défait; des jardins apparaissaient entre les maisons basses et les hangars, et le ciel semblait plus bleu, sur les montagnes plus proches; entre leurs pentes et la ville s'élevaient des collines pleines d'arbres, où des chemins étroits s'enfonçaient. Sur tout cela flottait

une chaleur dorée, l'azur semblait respirer : c'était une brise légère qui soufflait de la montagne, apportant en même temps un parfum de sécheresse et d'herbes hautes.

A présent que je tenais mon sermon, j'aurais pu rentrer et profiter de l'inspiration pour le servir tout vif sans même attendre la question de mon père : « Et qu'est-ce que le curé a dit aujourd'hui ? » Mais l'esprit qui m'avait soufflé le sermon ne voulait pas s'arrêter là. Le sermon était déjà loin, rangé dans ma mémoire, prêt à revenir quand je me retournerais, et je continuais à avancer. La ville était derrière moi, pareille à mon sermon ; je la connaissais si bien ! ses bruits bourdonnaient familièrement à mon oreille, ses ruelles se nouaient derrière moi, mais je n'avais qu'à me retourner pour tout débrouiller à nouveau. Je sortais de tout cela avec une facilité merveilleuse, comme certaines graines ailées se libèrent de leur support et s'en vont au vent. Mes parents n'avaient jamais admis qu'on se promène au lieu d'aller à la messe, même mon père. J'aurais voulu leur expliquer que c'était possible, que c'était beau, ils ne m'auraient jamais cru. Je ferais parler l'abbé Bertrand à ma place... J'avais quitté la grand-route ; son odeur de goudron me gênait, et les autos m'obligeaient souvent

19

H

HENRI THOMAS

LA CIBLE

Chacun des récits qui forment *la Cible* a son unité propre, et peut s'isoler de l'ensemble, mais c'est à la façon de ces moments d'une existence dont nous disons qu'ils tranchent sur le reste : accidents d'une perspective qui prend pour eux sa profondeur.

Un gamin s'absente de la messe et ne parvient pas à inventer le sermon qu'il devrait répéter à ses parents, mais il trouve autre chose. Plus tard, au bord de la mer, il fait la connaissance d'une personne qui l'éblouit. Des années passent. Il rencontre à l'étranger un petit garçon collectionneur de squelettes d'oiseaux et de rongeurs. Il constate l'existence du satyre de l'aube. Il se promène sur les toits. Il emprunte la cravate et les souliers d'un magistrat équivoque... C'est encore la jeunesse ; mais vient une fois où le *je* narrateur s'efface. C'est la chance folle qui mène le jeu : le héros du dernier récit est un homme absent de sa propre existence. Tel est le bien logique de cette douzaine d'histoires moins une. On peut y voir aussi une suite d'images n'ayant de commun qu'un certain style ; le lecteur fera son choix.